

Impetus

Autoportrait fragmenté

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 318, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desrochers, J.-P. (2019). Compte rendu de [Impetus : autoportrait fragmenté]. *Séquences : la revue de cinéma*, (318), 28–28.

Impetus

Autoportrait fragmenté

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

En fin de compte, la cinéaste semble nous dire que l'art (sa production aussi bien que sa fréquentation) peut nous sauver et nous permettre de retrouver l'*impetus* tant convoité qui donne son titre au film.

—
Un regard en forme
de mise en abyme

CURIEUX OBJET que cet *Impetus* de Jennifer Alleyn. Alternant entre documentaire et fiction, il est aussi un journal de bord de création qui propose un regard, en forme de mise en abyme, sur le tournage d'un film de fiction. On entre ainsi dans l'intimité du processus d'élaboration du film. La cinéaste présente ses notes manuscrites et partage ses interrogations au spectateur par l'entremise d'une voix *off* personnelle, écrite au « je », pendant les deux premiers tiers du long métrage. Les différents formats numériques (du mini-DV au HD) se côtoient et créent une mosaïque d'images, dont les plus belles sont les plans de nature qui ponctuent le récit.

celle-ci ? Il est d'abord question de la perte de l'être aimé (qui est à la base du projet d'Alleyn). Ensuite de celle d'un membre de sa famille, dans les deux parties plus clairement documentaires, celle de l'ami John, qui vit dans la solitude, et celle de la pianiste russe dont le fils est mort. Aussi, l'œuvre situe l'enjeu de la perte dans un cadre proprement cinématographique : une fois que le tournage d'un film de fiction est amorcé, comment se relever de la perte de son acteur (Schwartz qui obtient un rôle à l'étranger) ? Si l'on extrapole, *Impetus* pose en filigrane la question suivante : comment faire un cinéma très personnel, foncièrement féminin, avec peu de moyens, dans une « petite » cinématographie comme celle du Québec ?

Lorsque John apparaît dans la deuxième partie de la fiction du film et entre brièvement en contact avec le personnage de Pascale Bussières, qui prend le relais de celui de Schwartz, le rapport documentaire-fiction se complexifie encore davantage. Cela nous rappelle que les images cinématographiques sont, intrinsèquement, à la fois documentaires et fictionnelles. Au cinéma en général, aussi bien dans la fiction que dans le documentaire, le vrai et le faux (ce qui est mis en scène) sont souvent difficiles à départager.

En fin de compte, la cinéaste semble nous dire que l'art (sa production aussi bien que sa fréquentation) peut nous sauver et nous permettre de retrouver l'*impetus* tant convoité qui donne son titre au film. Le personnage de Bussières reprend goût à la vie lorsqu'elle écoute une pièce musicale swing dans l'appartement new-yorkais qu'elle occupe, puis en contemplant des toiles exposées au Metropolitan Museum of Art. Mais du même souffle, Alleyn montre aussi que le contact et le rapport à l'(A)utre sont fondamentaux. C'est ce qu'illustre la discussion avec le chauffeur de taxi immigrant qui clôt le récit. Si l'on devine que le processus de création du film a été thérapeutique pour la cinéaste (et peut l'être tout autant pour le spectateur qui le visionne), force est d'admettre que nous aurions préféré que la dernière demi-heure continue d'être appuyée par cette belle écriture au « je », par cette subjectivité émouvante de la cinéaste, plutôt que de se conclure sur la fiction. Puisqu'au fond, le véritable personnage de l'essai hybride qu'est *Impetus* est sa réalisatrice. C'est elle, par l'entremise de son regard et de ses mots, qui nous intéresse réellement et nous fascine. ▲

Il y a quelque chose de profondément humain, touchant et honnête dans le dernier opus d'Alleyn. Il nous rappelle à quel point penser les blessures d'une peine d'amour est difficile et qu'il y a là quelque chose d'universel. Dans la première partie de la fiction, la cinéaste offre à Emmanuel Schwartz un contre-emploi intéressant, lui que l'on associe habituellement à des personnages plus torturés et instables. Dans quelques moments forts, une réflexion féministe (plus intime que politique) teinte le film : une fois que son acteur l'a laissée en plan, la cinéaste affirme qu'elle a tenté d'imprégner des sentiments féminins sur un personnage masculin et comprend qu'elle avait ainsi fait fausse route. Elle constate par ailleurs qu'elle n'avait jamais auparavant filmé une femme qui pleure.

Mais la thématique au cœur de *Impetus* est celle de la perte. Comment apprend-on à composer avec



Origine : Québec [Canada]
Année : 2018
Durée : 1 h 34
Réal. : Jennifer Alleyn
Scén. : Jennifer Alleyn
Images : Jennifer Alleyn, Étienne Boilard
Mont. : Emma Bertin
Mus. : Édouard Ferlet
Son : Marie-Claude Gagné, Louis Gignac, Bruno Pucella
Dir. art. : Marie-Hélène Lavoie
Cost. : Caroline Bodson, Sophie Lefebvre
Int. : Pascale Bussières (Pascale), Emmanuel Schwartz (Rodolphe), Jennifer Alleyn (Jennifer, la cinéaste), John Reissner (John), Esfir Dyachkov (Esfir)
Prod. : Jennifer Alleyn
Dist. : La Distributrice de films